

**Matthieu 10 : 34-36 :** « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ! Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère, et l'on aura pour ennemis les membres de sa famille. »

Amis, frères et sœurs,

Décidément, il n'est vraiment pas facile de se repérer dans les paroles des Evangiles !

Dans ce même évangile de Matthieu, au chapitre 5, on peut lire, par exemple dans le texte de Béatitudes : « Heureux les artisans de paix, ils seront appelés « fils de Dieu », ou encore dans le Sermon sur la montagne, une exhortation de Jésus à aimer ses ennemis, puis quelques chapitres plus loin, on trouve ces mots, « Je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée ».

Le texte de l'Evangile d'aujourd'hui est rude. Si nous pensions que Jésus était venu apporter la paix, nous nous trompons, il est venu apporter l'épée !

En ce jour de commémoration de la Saint-Barthélemy, ne serait-ce pas un choix un peu provocateur de la part du prédicateur de choisir ce texte polémique ? C'est possible....

Parce que tout de même, dans ce passage, Jésus s'en prend à la famille, qui est censée nous être chère ! En tout cas, il s'en prend aux relations familiales, dont nous savons pertinemment que ce n'est pas si simple au fond. D'une façon ou d'une autre, nous savons qu'il n'y a pas même pas besoin de Jésus pour qu'un fils se dresse contre son père, ou qu'une fille tienne tête à sa mère, et peut-être est-ce une situation plus connue officiellement, qu'une belle-fille se positionne contre sa belle-mère...Alors aujourd'hui...serait-ce l'évangile de la discorde que nous entendons ? Oui, peut-être...

Si nous prenons ce texte au pied de la lettre, on peut y entendre des mots subversifs, et même un appel justifié à la révolte. Et dans l'ensemble des familles que sont les nôtres, avec les diversités humaines, culturelles et religieuses qui les composent, chacun sait que si on veut finir un repas tranquillement, c'est mieux d'éviter les sujets de politique, d'argent et de religion.

De ce passage, nous ne retenons que la phrase qui choque, et c'est justifié : « Je ne suis pas venu pour apporter la paix mais l'épée ».

Les traductions sont loin d'être unanimes : à la place de l'épée, on trouve le glaive. Dans le texte parallèle de l'évangile de Luc, on trouve la division, et même le combat, la guerre.

Alors, que faut-il comprendre exactement ?

De quel glaive, de quelle épée ou de quelle guerre s'agit-il ? Guerre contre les autres ? Guerre sainte à la manière d'une croisade ?

L'épée est d'abord considérée comme une arme qui tue. Ce texte a servi d'alibi à de nombreuses évangélisations douteuses par delà le monde, au nom de Dieu. Les manuels d'histoire sont remplis de ces théâtres d'horreur.

Et tout cela à cause d'une traduction, non pas mal faite, mais d'une traduction d'un mot qui a subi les transformations nécessairement dues au temps : initialement, le mot épée, en grec « *machaira* », veut dire d'abord un couteau, cela ne veut pas dire « ce qui tue », mais ce qui sépare, ce qui tranche. Par exemple, en hébreu biblique, on dit d'un mariage non pas qu'il est scellé, mais qu'il est tranché. On tranche une alliance avec quelqu'un. L'alliance est coupée, tranchée, symboliquement par un couteau. Contre toute attente, cela veut dire qu'elle est solide, parce qu'il s'agit d'une fusion sans confusion, c'est à dire une fusion qui appelle l'autonomie, et même

l'indépendance, parce que deux personnes disjointes, ont des points communs favorables à une union sans que pour autant elles perdent leur propre identité dans cette union. Alors : ce couteau est là pour symboliser non ce qui tue, mais ce qui sépare, même si parfois, ce qui sépare passe par la violence verbale ou la violence physique, conséquences de la nature humaine, imparfaite.

Avec le Christ, une nouvelle façon d'appréhender la foi en Dieu est en train de naître. Il se met en place une audace qui fera naître des conflits à l'intérieur des familles. Conflits que nous connaissons aussi à notre niveau, lorsqu'à l'intérieur de nos propres familles, il y a ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, ou qui croient différemment, ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent pas. Mais ici, il s'agit d'une nouveauté extrême. Le Christ propose la liberté de l'esprit, l'affranchissement personnel dans la foi, la libération même des liens religieux. Il vient remettre en question la pratique religieuse de son époque, il vient réveiller un judaïsme empêtré dans ses contradictions, dans sa suffisance, dans sa supériorité. Il vient soulever des questions théologiques, et replacer tout le monde devant la Loi de Dieu. Il discute la Parole de Dieu. Au 16<sup>ème</sup> siècle, on aurait dit qu'il « dispute » la Parole, par les textes bibliques. Parce qu'une parole de la Bible qui ne soulève plus de questions ou qui ne suscite plus d'interrogations ou de remise en question est une parole déjà jetée aux oubliettes. Elle n'est plus une parole vivante, mais une lettre morte.

Une parole vivante provoque des discussions, qui peuvent aller parfois jusqu'au conflit de générations. Et au moment où ce texte de l'Evangile est écrit, les familles juives sont en train d'éclater, avec la génération qui reconnaît en Jésus le Messie, contre celle qui reste fidèle à la loi de Moïse et des Prophètes.

C'est sans doute pour cela que l'évangile de Matthieu met dans la bouche de Jésus ces paroles de conflits de génération inévitables. Cette libération passe par la douleur de la résistance, de part et d'autre.

Résistance de la génération des Anciens qui ont toujours cru d'une certaine manière, légitimés par le passé, et qui souhaitent rester fidèles à la Parole reçue, sans changer une virgule, face à la provocation de la nouvelle génération, qui souhaite tout remettre en question, encouragée par le Christ lui-même, qui montre l'exemple, jusqu'à donner sa propre vie, comme accomplissement même de ce qu'il annonce et de ce qu'il vit.

Pourtant, il y a bel et bien un côté positif dans ce passage biblique. Parce que ce texte est au fond, un appel à la bonne santé spirituelle : Jésus vient donner une identité propre à l'intérieur de la famille. Il demande, en tout cas, il suggère que le cordon ombilical spirituel soit coupé. C'est ce que la psychanalyste et exégète, Marie Balmary propose dans son livre : « Le sacrifice interdit » : le couteau sépare symboliquement et positivement une personne de l'autre ; le fils n'est pas son père et la fille a le droit d'être différente de sa mère...\*

Par tous ces exemples, également par les conflits de génération auxquels il fait allusion, Jésus apprend à ses contemporains la liberté de devenir des adultes dans la foi. Et comme sa Parole nous rejoint aujourd'hui, elle nous apprend encore à nous débarrasser de tout ce qui nous paralyse et nous empêche d'avoir notre propre relation avec Dieu et peut-être même, nous empêche de vivre notre foi dans la tradition religieuse de notre choix. Nous sommes donc invités à ne pas calquer notre foi, sans réfléchir, par habitude, ou par tradition, voire par facilité, sur celle de notre père ou de notre mère. Mais nous sommes invités à entrer dans notre propre relation à Dieu, en posant les questions qui dérangent, mais qui font

avancer, en faisant les remarques sur ce que nous ne comprenons pas, sur ce qui nous gêne, ou ce qui nous choque, dans la Bible, et surtout, dans l'interprétation souvent phagocytée, que les religieux en ont faites. D'une certaine façon, le Christ nous demande de ne pas avaler tout rond des versets bibliques qui n'auraient aucun sens pour notre vie, et qui invariablement, nous emmèneraient sur un chemin de culpabilité inutile et hélas, bien souvent irréversible.

Mais au fond, n'est ce pas ce qui s'est produit au moment de la Réforme ?

Martin Luther et Jean Calvin se sont affranchis, d'une certaine manière, de l'enseignement de leurs Pères dans la foi, pour proposer de nouveaux chemins de foi, de nouvelles pratiques, sans doute pour que le christianisme de leur époque puisse devenir un christianisme d'avenir, qui parle aux générations nouvelles de leur temps.

Alors, amis, frères et sœurs, aujourd'hui, se souvenir de la Saint-Barthélemy, 448 ans après.... est-ce si important que cela ?

Parce que tout de même, la Saint Barthélemy n'est pas la meilleure période de l'histoire de France et encore moins celle de l'histoire des protestants. Mais c'est l'histoire de la difficulté d'un choix de conscience. Et c'est de cette façon que je ferais le lien entre cette triste partie de l'histoire de notre pays et la parole du Christ : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée », en reprenant les paroles de ma consœur Béatrice Cléro-Mazire au sujet de Gaspard de Coligny :

*« Choisir en conscience nécessite de couper du tranchant de l'épée entre ce qui semble juste et ce qui semble aller contre les convictions profondes que l'on défend.*

*Étrangement, la cohérence intime implique, non pas une harmonie, mais une coupure. Comme l'acte de création de Dieu se fait en coupant pour sortir de la confusion et du chaos, l'acte de foi exerce des coupes nettes dans nos vies et implique des choix qui ne permettent pas de tenir tout en même temps. L'Évangile de Matthieu nous dit que le choix de suivre Jésus va jusqu'à couper les liens les plus élémentaires entre l'homme et son père ou la fille et sa mère ; il en va de la conversion comme d'une nouvelle vie, d'une nouvelle naissance, d'un nouvel ordre. Coligny n'aura pas à se couper de son frère Odet, le cardinal, au nom de la foi, puisque celui-ci deviendra lui aussi protestant peu après son frère. Mais il n'empêche qu'entrer en dissidence vers 1560 et faire célébrer ouvertement un culte protestant, représente un choix aussi grave que celui d'entrer en guerre ».* \*\*

C'est un acte d'indépendance et d'autonomie religieuse, puis de résistance, que les protestants de cette époque paieront de leurs vies. Mais qui n'arrêtera ni l'émergence de cette nouvelle compréhension de la foi chrétienne, ni son organisation ecclésiale, même clandestine pendant deux siècles.

Mais nous savons que l'être humain a la mémoire courte. C'est sûrement à cause de cette amnésie qui le guette constamment comme une gangrène sournoise et perfide qu'il passe beaucoup de temps à se souvenir.

Commémorer un anniversaire, que ce soit dans le domaine religieux, historique ou politique, c'est mettre en évidence le chemin parcouru. Et dans le domaine religieux, plus particulièrement, surtout 448 ans après, il est important de retracer le chemin parcouru, et de s'en souvenir à la lumière de la foi. La vie en Eglise suppose un enracinement dans la mémoire du passé, tout en l'analysant à la lumière des textes bibliques et du contexte de l'histoire passée, puis du contexte présent.

Commémorer, c'est faire un travail de mémoire, certes, mais qui dépasse les simples références historiques et qui prend sa source dans une mémoire plus ancienne, inscrite dans le Premier Testament de l'histoire biblique, où les rappels de la sortie d'Égypte ponctuent comme un refrain

la vie d'Israël, de génération en génération. « Souviens toi, je suis l'Éternel ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte » (Ex 20/2).

Cette mémoire n'est pas qu'une résurgence nostalgique et glorieuse du passé, mais elle devient une mémoire, source d'action de grâces, ponctuées d'actions concrètes qui ouvrent un avenir nouveau : « Je te donnerai ce pays où coulent le lait et le miel » (Ex 33/3).

Aujourd'hui le paysage religieux a changé. Les chemins et les parcours de foi se sont considérablement diversifiés. Nous vivons dans une société laïcisée à l'extrême où la foi, quelle qu'elle soit, est confinée, si j'ose dire, à la sphère privée.

Il est courant de dire que la Réforme a proposé aux chrétiens du 16<sup>ème</sup> siècle de devenir des chrétiens « libres ». En fait, par sa réappropriation des textes bibliques, la Réforme a projeté en quelque sorte la lumière de l'Évangile sur la liberté que Jésus-Christ avait déjà apporté en son temps. La liberté d'être soi-même, en conscience, devant Dieu. Et cela passe par un chemin de coupure, un chemin d'affranchissement que le Christ a fait, pour lui-même, en son propre temps, jusqu'au don de sa vie.

Les protestants sont poursuivis par leur « *semper reformanda* », leur vocation réformatrice toujours à recommencer. Encore faut-il la vivre, cette vocation, non comme un retour en arrière, qui nous sécuriserait, mais plutôt comme un projet, qui nous propulse vers l'avenir. Je m'en tiendrai au domaine religieux. Personnellement, je fais toujours mienne cette idée que toute religion, y compris le protestantisme, peut devenir un lieu d'obscurantisme et de manipulation, lorsqu'elle réduit son enseignement et son témoignage, à une somme de doctrines que l'on doit croire, sans discuter, ou à un discours culpabilisant, ou encore à un rituel que l'on doit pratiquer sans se poser de questions. Au fond, cette vocation réformatrice concerne toutes les religions. On ne naît pas croyant libéral, on le devient, ne serait-ce que parce que les événements de la vie nous y amènent et que la foi qui nous anime est vivante et en évolution. C'est, me semble-t-il, une question de bonne santé, spirituelle et religieuse, liée à la croissance de la personne.

Nous avons donc notre propre chemin de coupure à parcourir, un chemin d'indépendance et d'autonomie, de rencontre personnelle avec Dieu sans confusion avec les hommes et les femmes de notre temps.

Au fond, « *le seul couteau dont Jésus-Christ a usé, c'est celui de la parole et de la raison. Dans son sillage, notre protestantisme libéral a encore un rôle à jouer, pour promouvoir une nouvelle liberté de pensée, de critiquer et de croire, et proposer, à la suite de ses prédécesseurs, des chemins nouveaux pour un christianisme d'avenir* ». \*\*

Amen

Pour aller plus loin :

Ouvrages consultés :

- Jean Carbonnier, *Coligny ou les sermons imaginaires*, éditions PUF, Paris, 1982, p. 245 à 247.

- \*Marie Balmay, *Le sacrifice interdit*, éditions Le Livre de Poche, Biblio essais, Paris, 1995, p. 105 à 111.

- Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, éditions Albin Michel, Paris, 2015, p. 98 à 108.

- Collectif : Robert Ageneau, Serge Couderc, Robert Dumont, Jacques Musset, « *Manifeste pour un christianisme d'avenir* », éditions Karthala, Paris 2020.

- \*\* Béatrice Cléro-Mazire, prédication du 28 août 2019, à l'Oratoire du Louvre.